

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 29 Janvier 1887

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures.—Les Canadiens des États-Unis.—Poésie : La Canadienne, par J. B. Caouette.—Un demi-sauvage.—La mode pratique.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Jean-Jeudi.—Parlement de Québec.

GRAVURES : Montréal : La glissoire de la Place Jacques-Cartier.—Les signes du zodiaque : Le verseau.—Un demi-sauvage.—Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du " Monde Illustré "

1 <sup>re</sup> Prime	350
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
36 Primes, à \$1	36

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## TRENTE QUATRIÈME TIRAGE

Le trente quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de janvier), aura lieu SAMEDI le 5 février, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



UN terme très souvent employé dans le journalisme, et peu connu des personnes qui ne sont pas du métier, est le mot *scoup*.

Ne cherchez pas dans les lexiques, il n'y est pas. D'où vient-il ? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est usité à chaque instant, chez nous, en anglais et en français, et si les grammairiens lui refusent l'entrée au dictionnaire par la grande porte, il finira par entrer par la fenêtre.

On entend par *scoup* une nouvelle importante qu'un journal publie et que les autres confrères n'ont pas.

Il n'est pas rare d'entendre, à Montréal et à Québec, des journalistes dire : "Eh bien, on vous a *scoupé* hier !" — car on en a fait un verbe français — "Nous allons vous *scouper* ce soir !"

On a remarqué, dernièrement, que Montréal avait *scoupé* Québec à propos de la démission du premier ministre, l'hon. M. Ross.

Un autre jour, c'est Québec qui *scoupe* Montréal. Ces choses arrivent à tour de rôle.

Si une nouvelle sérieuse arrive à un journal, aussitôt on prend les plus grandes précautions pour que les autres ne l'apprennent pas à temps pour la publier le même jour.

Ceci se fait partout.

\*.\* Un des plus beaux *scoups* connu, est le dernier du *Pall Mall Gazette*, de Londres ; il ne date que de trois semaines et était très importantes, aussi, les journaux anglais ont ils raconté avec complaisance les moyens employés pour garder le secret.

Ils intitulent leur récit : "Un grand *scoup*."

Vendredi, vers onze heures du soir, lord Randolph Churchill se fit conduire au journal et demanda à voir le rédacteur en chef. Ils restèrent ensemble pendant environ deux heures, et à peine était-il sorti qu'on fut témoin d'étranges choses !

Le ministre venait de remonter en voiture, quand ordre fut donné de fermer les portes de l'établissement, tant des bureaux que des ateliers, et de remettre les clefs au rédacteur en chef. Ce qui fut fait sans retard.

Personne, depuis le directeur du journal jusqu'au *diable* de l'imprimerie (le plus jeune apprenti), ne put avoir la moindre communication avec le dehors. Les reporters, qui se trouvaient en ville ne purent rentrer, et ceux qui étaient à l'intérieur étaient prisonnier. La consigne était : "On ne sort pas, on n'entre pas !"

Tout ce mystère dura jusqu'au jour, et chacun se demandait avec inquiétude la cause de toutes ces précautions.

Le fond de l'affaire était que lord Churchill avait confié au rédacteur du *Pall Mall Gazette* sa décision de donner sa démission, et l'article et ses commentaires ne furent donnés aux imprimeurs qu'à la dernière minute.

Quand enfin, le journal fut imprimé, on ouvrit les portes et les choses reprirent leur train ordinaire.

Le *Pall Mall* avait seul la grande nouvelle ! !

\*.\* Avoir une nouvelle ! l'avoir seul ! mais vous ne savez pas jusqu'où un journaliste peut pousser le dévouement, l'abnégation, le mépris de la mort même, pour arriver à ce résultat.

En voulez vous une preuve ?

Il y a quelques années, je ne sais plus trop en quel pays, ni dans quelle ville — n'insistez pas sur ces détails — un des *reporters* d'un grand journal, dont j'ai oublié le nom, sortit vers deux heures du matin, cherchant du nouveau.

Il faisait un temps de chien ou plutôt un temps à ne pas mettre un chien dehors, la rue était aussi déserte que le Sahara, aussi vide que la tête de... chose, l'autre, vous savez ?

Il n'avait pas fait dix pas, que là, juste devant lui, suspendu au poteau d'un reverbère, il aperçut... un pendu ! un vrai pendu, pendu par le cou, comme le sera un jour... enfin n'importe... !

Un pendu, en plein cœur de la ville, dans la rue, au milieu de la tempête, mais c'était une trouvaille, un sujet magnifique, qui fournissait bien trente lignes émouvantes, mystérieuses, fantastiques !

Vraiment, vu d'en bas, avec la lumière tombant de haut et le vent qui le balançait de droite et de gauche, ce pendu était splendide !

Oui, mais les autres confrères allaient venir ; eux aussi, cherchant la nouvelle de la nuit, et certainement leur flair allait les conduire de ce côté, ils verraient le pendu et, eux aussi, feraient du style en racontant cette étrange aventure. Du moment où tout le monde savait la chose, ce n'était plus une nouvelle, mais bien le secret de Polichinelle !

— Eh bien ! Cela ne sera pas, j'ai l'ai vu le premier, il est à moi, ce pendu m'appartient, c'est mon bien, c'est ma chose.....

Ce disant, notre homme, leste comme un chat et futé comme un renard, grimpe au poteau du reverbère, coupe la corde, et le corps, après avoir tourné dans le vide, tombe lourdement sur le trottoir.

Il le prend, le soulève vivement, le charge sur son dos, s'enfuit comme un étudiant en médecine qui sort du charnier, retourne au bureau du journal, ferme la porte double tour, dépose son pendu sur un canapé et... prend sa plume.

Vous voyez la situation :

Seul, dans son bureau, après avoir contemplé longuement ce cadavre couché devant lui, il se mit à écrire longtemps ; il écrivait, écrivait, écrivait...

Ce mot était jeune, beau, il avait dû aimer, oui, c'était bien cela, et tout un drame d'amour poignant de détails évanouis, se déroulait sous sa plume agile et féconde... Parfois, quand l'inspiration manquait, quand le cerveau était à sec, il regardait ce cher pendu et, aussitôt, les idées arrivaient, pensées, tendres, terribles, délicieuses, effrayantes, et toujours il écrivait.

Enfin, il termina et mit le nombre 30 au bas du dernier feuillet, (30 est le point final d'un article,

en coutume de journaliste) et porta le tout en haut, à l'imprimerie.

La nouvelle parut quelques heures plus tard et fit grande sensation.

\*.\* Hélas ! le bonheur parfait n'est pas de ce monde !

La scène de la rue avait eu un témoin, un détective, débouchant à pas de loup d'une rue voisine, était arrivé juste au moment où notre reporter s'enfuyait avec son pendu. Il le vit entrer au journal, fermer la porte avec soin, etc., etc., et soupçonnant quelque terrible drame, il attendit, mais bientôt, se hissant jusqu'à la fenêtre du bureau, il aperçut le brave garçon, les yeux baignés de larmes, regardant le cadavre, dont la langue, longue, bleue, bouffie, semblait l'accuser...

À la sortie du bureau, au petit jour, il l'arrêta, et, malgré ses protestations d'innocence, le malheureux subit un long procès, fut reconnu coupable et condamné à être pendu à son tour.

La justice commet parfois de ces erreurs regrettables.

Au moment où, résigné, il allait être lancé dans l'éternité, comme disent les jeunes écrivains, il eut un mot qui résumait toutes les préoccupations de sa vie :

"Vous avez beau faire et beau dire, s'écria-t-il d'une voix tonnante, c'était un beau *scoup* !"

Et il rendit l'âme !

Plus tard, on reconnut l'erreur, mais il était trop tard !

Voilà du caractère, voilà de la conviction, de l'attachement à sa profession ! A la bonne heure !

Les hommes de cette trempe sont rares !

Je sais bien que l'histoire paraîtra sans doute un peu invraisemblable à quelques-uns, cela ne m'étonne pas, car j'ai éprouvé la même sensation moi-même, et vrai, si ce n'était pas un de mes amis qui m'avait raconté la chose, je ne l'aurais pas crue.

\*.\* Nos amis du Club le Canadien, je vous l'ai déjà dit, je crois, ont beaucoup étonné les New-Yorkais par l'étrangeté de leur costume, mais les raquettes qu'ils portaient suspendues sur le dos selon l'usage, étaient pour eux un plus grand sujet d'étonnement encore.

Il n'ont pas été les premiers à être surpris et ils ne seront pas les derniers.

On raconte, à ce sujet, une bonne histoire dont un jeune Londonnien, frais arrivé d'Angleterre, a été le héros.

Ce cockney voyageait en hiver dans une partie peu habitée du nord de la province de Québec. Il remarqua tout à coup, sur la neige, une étrange piste traversant la route et se dirigeant vers un bois voisin, et, saisi d'inquiétude, il demanda à son cocher quel animal avait produit ces empreintes.

Le conducteur du traîneau, un brave Canadien-français, bien que ne pouvant parler anglais, comprit la demande par les gestes qui l'accompagnaient et répondit :

— Pied de raquettes, m'sieur.

L'enfant de la Tamise nota aussitôt ce fait sur son carnet et dit qu'il avait échappé à un grand danger, ayant été sur le point d'être attaqué par un terrible et féroce animal nommé *racket*, dont les pieds étaient si larges et si singulièrement conformés, qu'ils le soutenaient sur la neige.

Cette aventure fut publiée dans les journaux scientifiques anglais, et pendant longtemps les savants furent engagés dans une discussion très aigre au sujet du nom à donner à cette étrange animal.

\*.\* Un voyageur français, le baron Le Hontan, a évité en se renseignant, de commettre la bourde du jeune cockney.

Voici la description qu'il donne de la raquette dans son livre : *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, publié en 1712 et accompagné de dessins très exactes et très curieux.

"J'ai été pendant longtemps, dit-il, à la chasse aux originaux avec les sauvages, dont je vous ai dit plusieurs fois que j'apprenais le langage. Cette chasse se fait sur la neige, avec des *raquettes*, telles que vous les voyez dessinées sur ce papier. Elles ont deux pieds et demi de longueur et quatorze pouces de largeur, le tour de la raquette est de